

Jaguarman

RAOUL DE JONG

Jaguarman

Traduit du néerlandais (Pays-Bas)
par Myriam Bouzid

Illustrations de Raoul de Jong
et Elizabeth Tomasetti

BUCHET • CHASTEL

Ce livre a été traduit avec le soutien du Fonds néerlandais pour la littérature.

Nederlands
letterenfonds
dutch foundation
for literature

Titre original : *Jaguarman*

Éditeur original : De Bezige Bij

© 2020 Raoul de Jong

Illustrations de Raoul de Jong : p. 8-9, 10, 11, 33, 41, 54, 107, 112, 113, 115, 120, 140, 152, 153, 158, 207, 227, 234 (Eddy Bruma et Dobru), 235 (Trefossa et Rita Dulci Rahman), 250, 263 (Edgar Cairo), 268.

Illustrations d'Elizabeth Tomasetti : p. 45, 47, 72, 77, 81, 131, 137, 149, 180, 189, 210, 229, 234 (Shrinivási et Johanna Schouten-Elsenhout), 235 (Thea Doelwijt), 247, 257, 263 (Anil Ramdas, Astrid Roemer et Ellen Ombre), 271.

Carte de Mathieu Wijeven : p. 8-9.

Photo de Nicoline Rodenburg : p. 288.

Et pour la traduction française :

© Libella, Paris, 2023

ISBN : 978-2-283-03597-9

*À nos pères, à leurs enfants,
aux enfants de leurs enfants et à nos esprits saints.*

Le chasseur est un héros, tant qu'on n'entend pas le tigré.

DICTON SURINAMAIS

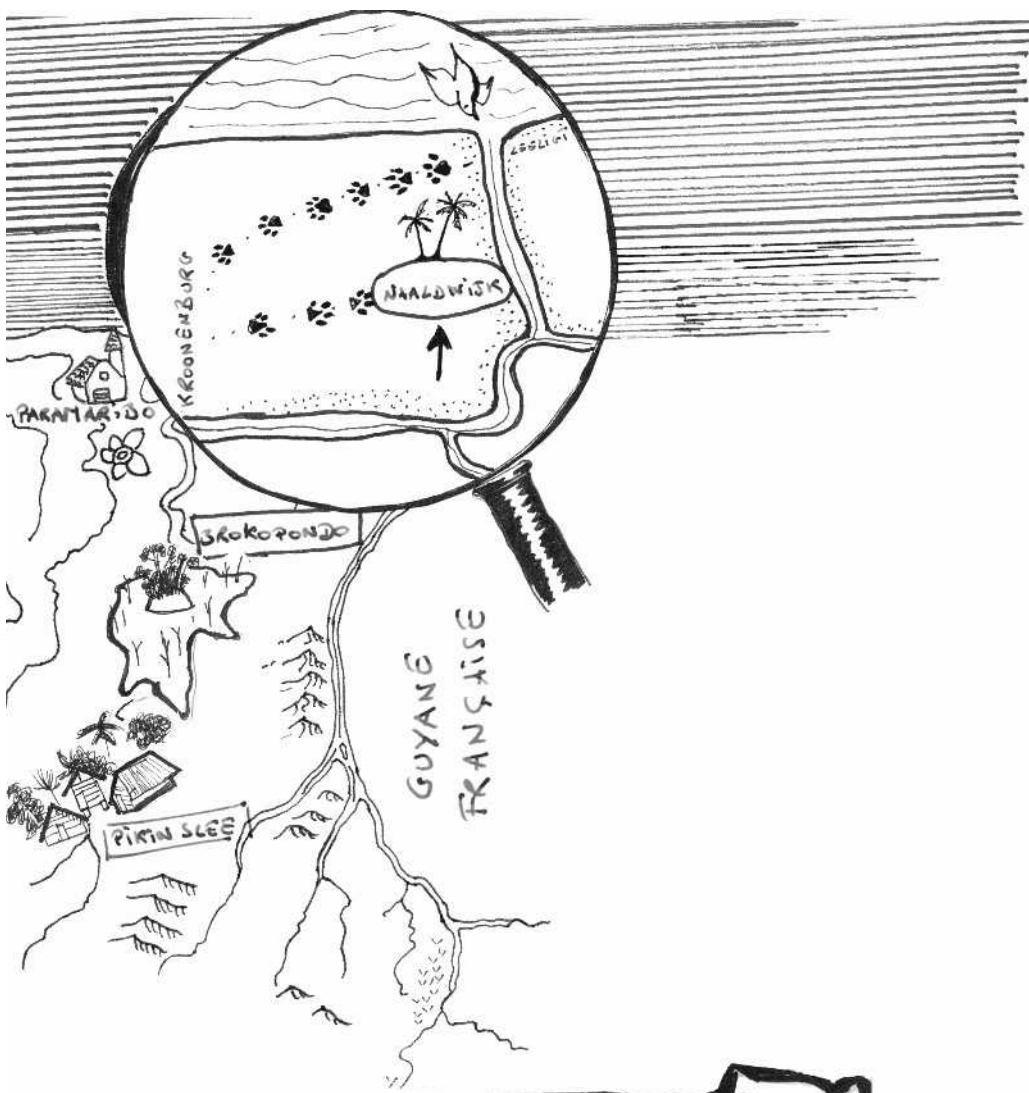
Océan
ATLANTIQUE

GUYANA

CHUTES
DE
RALEIGH

Forêt
Tropicale
Magique
Infinie
Inaltérée





Homme-Jaguar ?

Johannes Constantijn
1817-?



Mamie Bé
1886-?



Mamie Tilly
1929-2001



Empereur Jaune ?
2599 av. J.-C.

Homme-Jaguar ?



Apau
ca. 1880-?



Mamie Annie
1898-ca. 1970



Papi Freddie Egbert
1924-1995

LUNDI

Le fils

À vous qui êtes mon ancêtre,

Ces dernières années, vous avez joué un petit jeu avec moi. Vous m'avez envoyé des signes et je les ai suivis. De Rotterdam à Paramaribo, de Rome à Recife. Mais vous vous échappiez à chaque fois que j'étais sur le point de vous atteindre. On ne peut pas continuer éternellement comme ça. Je pense que vous en êtes conscient, vous aussi. Il est temps de faire le point. De jouer cartes sur table. Alors, je commence : ce livre ne parle ni des Blancs et des Noirs, ni des Pays-Bas et du Suriname, ni de l'Amérique du Sud et de l'Europe, ni de mon père, même si tous ces éléments jouent un rôle. Cette histoire parle de vous. On m'a raconté que vous possédiez des pouvoirs surhumains et que ces pouvoirs ont un rapport avec moi.

Serait-ce possible ? Serait-ce possible que vos actions influencent ma vie, juste parce que nous partageons certains gènes ? Quand je me tourne vers mon père et vers moi, la réponse penche vers le « oui ». Il n'a pas été mon père pendant vingt-huit ans et pourtant nous nous ressemblons beaucoup, et pas seulement physiquement. Et s'il en est ainsi, il est logique qu'il y ait en moi quelque chose du père de mon père ; et du père du père de mon père. Vous êtes l'un de ces ancêtres. Selon mon père, vous étiez capable de prendre la forme de l'animal le plus fort, et pour certains le plus cruel de la jungle sud-américaine, du roi de l'Amazonie : le jaguar. Comment faisiez-vous ? Qui étiez-vous ? D'où veniez-vous ? D'où teniez-vous vos pouvoirs ? Et pourquoi devrais-je, selon mon père, me tenir à l'écart de ces pouvoirs ?

C'est le premier jour d'un rituel qui en demande huit pour obtenir les réponses à mes questions, comme me l'a expliqué dans une maisonnette aux fenêtres grillagées, cachée derrière une roseraie dans le quartier de Paramaribo nommé Casabaholo ou « cassevegat » – une allusion aux nombreux nids-de-poule que compte les

chaussées du quartier –, une prêtresse winti âgée alors de quatre-vingt-dix-sept ans, Misi Elly Purperhart.

Elle m'avait expliqué : « On considère en général qu'il existe quatre grandes religions à travers le monde : le christianisme, le judaïsme, l'islam et le bouddhisme. C'est un malentendu, il y en a cinq : les religions qui sont nées au sein des plantations pendant l'esclavage, dans les Caraïbes, mais également dans le nord et le sud du continent américain, forment également un ensemble, sur le plan théorique et théologique. Des milliards de personnes y adhèrent, dans le monde entier. » Homme-Jaguar, cette religion s'appelle voodoo en Amérique, vaudou en Haïti, santería à Cuba et candomblé au Brésil et winti au Suriname. Selon Misi Elly ces croyances ont en commun d'être un mélange de religions indigènes et de forces mystérieuses qui ont traversé l'océan depuis l'Afrique.

« C'est possible d'après le winti, ce que mon père m'a raconté ? » avais-je demandé à Misi Elly.

Misi Elly fixait un point derrière moi, je me suis dit qu'il s'agissait d'un esprit, mais en tournant la tête j'ai remarqué que quelqu'un garait sa voiture de l'autre côté de la rue. Elle a esquissé un sourire mystérieux, puis curieusement, elle a cité la Bible : « Moi, l'Éternel ton Dieu, je suis un Dieu Jaloux, qui punis les iniquités des pères jusqu'à... – d'un ton rugissant –... LA QUATRIÈME GÉNÉRATION ! »

Donc c'était possible. Selon le christianisme et selon la croyance winti. Non parce que mon ancêtre pratiquait le winti, mais à cause de ce qu'il aurait pu commettre à l'aide du winti.

J'ai ri nerveusement. « Oh, alors je suis maudit ? » Misi Elly n'en savait rien, mais elle avait les moyens de me le faire découvrir. « Je vais te l'apprendre, mais tu dois faire ce que je te dis. Ça ne doit pas se terminer en fiasco. Il faut que tu sois sérieux. »

Cela me prendrait huit jours. Huit jours sans cigarettes, sans alcool, sans viande, sans sel et sans sexe. Et je devais revenir aux

Pays-Bas avant de commencer le rituel, parce que vous, Homme-Jaguar, vous n'aimez pas prendre l'avion.

Il est 9 h 35, un lundi matin de juin, je suis dans mon nid d'aigle, un studio situé au dixième étage qui donne sur le port de Rotterdam. Le soleil entre par les fenêtres, un vol de mouettes passe devant mon balcon, dehors on entend la rumeur du périphérique. Toutes les échéances de travail ont été respectées, toutes les factures ont été payées. Je n'ai pas de cigarettes, mon téléphone est sur vibreur et ma messagerie enverra toute la semaine une réponse automatique d'absence. Je suis à vous pour les huit jours à venir.

Ce matin, j'ai chez moi tout ce dont j'ai besoin selon Misi Elly, sauf un *prapi*, car lorsqu'ils m'ont montré hier dans le magasin winti de la Kruiskade de quoi il s'agissait – une bassine en aluminium – j'en avais déjà pour plusieurs dizaines d'euros de matériel. Ce matin, j'ai donc utilisé un seau en plastique bleu. Le seau qui, hier soir encore, contenait l'eau savonneuse pour nettoyer mon appartement. J'espère que ça ne vous dérange pas.

J'ai dessiné une croix à la craie blanche au fond, j'ai réduit en poudre une demi-boulette de *pimba*, une sorte d'argile ; j'ai ajouté de la mélasse, un sous-produit du sucre de canne, qui se trouvait dans une bouteille en plastique ; j'ai tiré d'un sachet gardé au freezer des tiges d'une plante tropicale, je les ai coupées en petits bouts au-dessus du seau ; j'ai ajouté de l'eau froide ; j'ai mélangé à l'aide d'une cuiller en bois jusqu'à l'obtention d'une bouillie, puis j'ai rempli le seau d'eau chaude. Les instructions écrites de Misi Elly précisent « Aussi chaude que tu le supportes ».

L'eau était effectivement brûlante et brunâtre, les brins s'accrochaient dans mes cheveux. J'ai utilisé le petit récipient dans lequel j'avais préparé du guacamole la veille pour verser le liquide sur moi, un bol après l'autre. Misi Elly m'avait dit : « Quand tu le

feras, ne reste pas immobile comme une statue. Parle ! Tes mots prennent forme, tu sais. » Ses instructions précisait ce que je devais dire : « Je me lave pour être éclairé. Je me lave de toutes les saletés attrapées dans la rue, à mon travail ou ailleurs. » Et comme il y avait pas mal de saletés dont je devais me laver, j'ai martelé avec conviction : « Tout ce qui est sale est parti à présent », en me rappelant à ce moment-là que ma salle de bains donnait directement sur la coursive et que tous ceux qui y passaient pouvaient m'entendre.

J'ai ouvert le robinet de la douche et je me suis lavé. Ensuite, à l'aide d'une peau de chamois, j'ai fait passer les brindilles et le reste d'eau brunâtre dans la bonde, et puis j'ai rincé le seau. J'ai à nouveau dessiné une croix au fond du seau, je l'ai fait disparaître sous les roses séchées rapportées du jardin de Misi Elly, ensuite j'ai recouvert le tout d'une émulsion de couleur rouge nommée « Sept Esprits » et j'ai rempli le seau d'eau tiède. Cette fois-ci, j'ai dit : « Je me lave avec cette eau pour donner de la force à mon corps, la force dont ont besoin mes wintis. »

Ma tenue pour les huit jours à venir était pliée sur ma chaise de bureau, comme Misi Elly me l'avait demandé : un tee-shirt d'un blanc immaculé et un short de sport blanc sentant le frais, Misi Elly appelait ça un « petit short ». Je porte des sous-vêtements thermiques blancs sous ma tenue. J'espère que c'est permis.

J'ai ensuite baissé l'abattant de mon secrétaire vintage en bois d'ébène – du design suédois hors de prix – que depuis huit mois déjà j'avais aménagé spécialement pour l'occasion en autel ; il s'y trouvait tout ce que vous, Homme-Jaguar, aviez mis sur mon chemin ces dernières années. J'ai allumé une bougie bleu pâle, j'ai ouvert un cahier neuf et j'ai dit : « Vous qui êtes mon ancêtre, manifestez-vous. »

Je ne sais pas exactement comment j'avais imaginé cet instant, mais il ne s'est rien passé. Je ne voyais que les livres disposés devant moi en ce moment même sur le secrétaire. Ils ont été écrits par

des gens qui nous ressemblent, à mon père, et à moi et à vous. Ils venaient de Guadeloupe, du Mali, d'Amérique du Nord et du Suriname. Je n'avais jamais entendu parler de ces écrivains avant de me lancer dans la quête de vos pouvoirs – ni à l'école, ni dans les journaux, ni à la télévision. Ils s'appelaient Anton de Kom, Edgar Cairo, les frères Penard, Leo Ferrier, Astrid Roemer, Rita Dulci Rahman, Bram Behr, Iwan Brave, Tessa Leuwsha, Reinier Artist, Frank Dragtenstein, Clark Accord, Nina Jurna, Juliën Zaalman, Ellen Ombre, Maryse Condé, Ishmael Reed, Amadou Hampaté Ba et Maya Angelou. J'étais tombé sur ces ouvrages suite à des concours de circonstances étranges, dans des librairies d'occasion, au cours de fêtes wintis, sur des sites de collectionneurs de livres et en discutant avec des architectes, des archéologues, des prêtres wintis et des professeurs de danse aux Pays-Bas et à Paramaribo. Il est possible que vous m'ayez parlé à travers tous ces récits, mais je n'ai pas encore bien compris votre message.

J'avais dit à Misi Elly : « Attention, je ne veux pas attraper une psychose ou un truc du genre. » Mais elle semblait n'avoir rien entendu et s'était contentée d'opiner : « Fais-le, fais-le, fais-le. Tu dois le faire. » Elle avait ajouté que je pourrais tomber sur quelque chose de funeste, mais que cela pourrait aussi bien se révéler bénéfique. Elle avait eu un rire malicieux. : « Et si tu ne disais rien à ton père, ce serait encore mieux ! »

Nous étions dans son jardin, occupés à cueillir les roses pour le rituel, quand je me suis rendu compte que je ne l'avais pas encore informée d'un détail qui avait son importance. Je ne le lui ai révélé qu'au moment de prendre congé, à la barrière de son jardin. : « Ah oui, au fait, je suis aussi en train d'écrire un livre. »

Misi Elly n'y voyait rien de diabolique. « Alors, tu dois écrire. »

Selon Misi Elly, vous alliez m'ouvrir de nouvelles perspectives. Pendant la journée et au cours de mes rêves. Avant de commencer, je devais dire : « Père, je prends tout ce qui vient.

Je m'en rapporte à vous pour tout. Père, vous êtes Dieu, vous êtes mon père, vous êtes tout pour moi. Vous ne m'abandonnerez jamais et je crois en vous. Il y a quelque chose, je le sais. Vous l'avez dit vous-même : les crimes des pères sont imputés aux enfants. Ce n'est pas forcément un crime, ça peut aussi être positif. Mais vous me cachez quelque chose. Dévoilez-le. »
À bon entendeur.

Homme-Jaguar, qui que vous soyez et quoi que vous ayez à dire, je suis prêt à l'entendre : la vérité et rien que la vérité. Commençons par le commencement.

Je n'ai jamais eu le sentiment d'être maudit, Homme-Jaguar. Je n'avais pas de père, mais j'avais une mère, trois tantes, un oncle, trois cousins blonds, trois cousines blondes, un grand-père et une grand-mère de Groningue, et toute une ribambelle d'ancêtres protestants à la mine sévère, et c'était déjà très bien et suffisamment prodigieux, car c'était ce que la vie m'avait donné en cadeau. Jusqu'à ce que je reçoive un mail le 10 décembre 2011 :

JE CHERCHE MON FILS RAOUL DE JONG 😊 😊 😊

Je me souviens exactement où j'étais quand j'ai lu ces mots : sur un matelas dans ma chambre miteuse et sans chauffage central au dernier étage d'un immeuble de Rotterdam où je logeais pour quelques mois avant qu'on n'y engage des travaux. J'avais l'impression que tout s'écroulait, comme si j'avais été pris dans une nasse. Comme si je venais de recevoir un coup de fil de la police après avoir passé ma vie en cavale pour échapper à des services secrets. Comme si rien n'allait plus jamais être pareil. Ce qui, bien sûr, allait s'avérer.

J'ai répliqué : « QUI ES-TU ??? »

Le lendemain, j'avais une réponse :

C'ÉTAIT TON PÈRE, JE SUIS SA PETITE AMIE. TON PÈRE EST À
LA RECHERCHE DE SES ENFANTS.

Je m'imaginai deux junkies, quelque part dans une piaule qui ne différait pas beaucoup de la mienne, en train d'ourdir de sombres desseins pour extorquer de l'argent au fils perdu de vue, animés par l'idée erronée qu'il y avait quelque chose à en tirer au motif qu'il écrivait des livres. J'ai répondu que je voulais d'abord une réaction de mon père. Je voulais savoir pourquoi il me contactait sans crier gare après vingt-sept ans. Deux semaines plus tard, je n'avais toujours pas de réponse. J'ai pensé que l'affaire était close. Je pouvais souffler.

Mais vous n'avez pas lâché le morceau, Homme-Jaguar.

Cinq mois plus tard, j'ai croisé Jim, le seul autre demi-Surinamais que j'aie connu au cours de mon enfance. Quand j'avais dix ans et que Jim en avait vingt et un, il venait chez nous pour me garder une fois par semaine, pendant l'année où ma mère suivait un cours du soir à l'Académie des beaux-arts. Nous ne nous étions pas vus depuis plus de dix ans. Il était parti à la recherche de son père surinamais et l'avait rencontré peu avant sa mort. « Tu n'en as qu'un. Va le voir, tant qu'il est vivant. »

Une fois à la maison, j'ai consulté mon ancienne messagerie pour retrouver le courriel de la petite amie de mon père et j'ai vu que mon père avait bel et bien répondu, quatre mois après mon dernier mail, le 12 mars 2012.

MON CHER FILS RAOUL,
C'EST UN GRAND PLAISIR D'AVOIR DE TES NOUVELLES.
C'EST PEUT-ÊTRE DIFFICILE À IMAGINER POUR TOI, MAIS C'EST
EXACTEMENT CE POUR QUOI J'AI PRIÉ TOUTES CES ANNÉES.
QUE DIEU ME RÉUNISSE AVEC TOUS MES ENFANTS, QUE DIEU
ME DONNE L'OCCASION DE RÉTABLIR CE QUE J'AI NÉGLIGÉ DANS

LE PASSÉ. QU'IL ME DONNE L'OCASION DE VOUS DEMANDER PARDON À TOUS DE NE PAS AVOIR ÉTÉ LÀ POUR VOUS.

LES ENFANTS NE DEMANDENT PAS À NAÎTRE, ILS SONT L'ABOUTISSEMENT D'UN PLAISIR, D'UNE JOUISSANCE ENTRE DEUX PERSONNES. PARFOIS, NOUS NE POUVONS OU NE VOULONS PAS ASSUMER OU ENDOSSER NOS RESPONSABILITÉS EN TANT QUE PARENTS, MAIS JE VOUS AI TOUJOURS PORTÉS DANS MON CŒUR, QUE JE SOIS PRÉSENT OU NON. JE REMERCIE DIEU QUE TU AIES PU GRANDIR ET DEVENIR L'HOMME QUE TU ES AUJOURD'HUI. MON FILS, QUE LE SEIGNEUR TE GARDE, TE PROTÈGE ET SURTOUT T'ÂIME. GARDONS UN ESPRIT OUVERT POUR NOUS ABORDER MUTUELLEMENT : SANS JUGEMENT NI REPROCHE DE PART ET D'AUTRE. ET BIEN SÛR : HIP, HIP, HIP ! HOUURRA ! POUR TON VINGT-HUITIÈME ANNIVERSAIRE AUJOURD'HUI.

TON PÈRE. QUI T'ÂIME BEAUCOUP.

QUE DIEU TE BÉNISSE MON FILS, TON PÈRE HUMBERT.

Homme-Jaguar, c'est ainsi que vous avez permis à mon père de s'engouffrer dans ma vie après vingt-huit années. Avec grandiloquence, théâtralité, en majuscules et avec l'aide de Dieu.

Je ne suis pas idiot, Homme-Jaguar, j'ai bien évidemment toujours su que j'avais un père quelque part. « Chaque enfant choisit lui-même les parents chez lesquels il veut naître », avait l'habitude de dire ma mère. Elle avait appris ça dans un de ses cours de développement intuitif. Ce à quoi je répondais invariablement : « C'est un peu facile. » C'est ma mère qui a choisi mon père, pas moi.

S'il n'avait tenu qu'à moi, j'aurais opté pour Rio de Janeiro, Londres, Tokyo, Rome ou New York, mais cela s'est passé en 1983 dans une contrée nommée « Pays-Bas », où il pleut continuellement et où les gens se plaignent sans arrêt, dans une ville nommée « Rotterdam », détruite par la guerre et rebâtie lentement à coups

d'asphalte, en rectangles, en carrés de ciment et de béton et au plus près des besoins de l'homme moderne. Ce soir-là, ma mère s'était rendue seule au Tudor Bar, un petit bistrot miteux du centre-ville, fréquenté essentiellement par de jeunes Surinamais et des étudiants des beaux-arts. Elle habitait au coin de la rue et retrouvait toujours des connaissances dans ce café. La musique y était bonne, de la soul. Ce soir-là, se tenait sur le petit podium, surplombant la piste de danse, un homme au teint bistré en compagnie de ses amis au teint bistré. Il lui a souri et lui a lancé un mot flatteur, du genre : « Bonsoir, jeune demoiselle. » C'est du *swit' talk*, du baratin, je le sais maintenant. Ça avait marché. « Ton père m'a donné le sentiment d'être une princesse. » J'ai répondu : « Beurk ! »

Ils ont eu une liaison, qui a duré au maximum deux mois selon ma mère. Les autres membres de ma famille ne l'ont rencontré qu'une seule fois durant cette période. À l'occasion du vingt-troisième anniversaire de ma mère, il était prévu que mon père et l'un de ses amis fassent la cuisine pour ma famille. Ils sont arrivés avec trois heures de retard. Dans le souvenir de ma tante Hilda, ils ressemblaient aux membres de Earth, Wind & Fire, « vestes en cuir et pantalons moulants ». Mon grand-père de Groningue n'avait pas été emballé. « Je ne comprends pas ce qu'elle lui trouvait, à ce type », a-t-il lancé un jour depuis la salle de séjour, installé dans son fauteuil-trône d'homme et de grand-père blanc, dans lequel il avait siégé tout au long de sa vie d'adulte. « Pourtant, plein de ces gens – il voulait dire : les Surinamais – ont fait quelque chose de leur vie, eux. » (Homme-Jaguar, ne vous méprenez pas : mon grand-père ne s'exprimerait plus jamais ainsi à présent, mon grand-père est un homme gentil, il ne faisait que répéter le récit national néerlandais des années 1940 ; il a changé lui aussi, il a évolué avec le temps et l'histoire.)

Dès qu'elle fut totalement conquise, ma mère a cessé d'intéresser mon père. Elle sentait qu'elle devait agir vite : elle avait décidé

qu'elle voulait un enfant, et qu'il serait de lui. « Et pourquoi précisément de cet homme ? » ai-je demandé. Elle n'en savait trop rien. Mais c'était lui et personne d'autre. Elle avait parfaitement conscience que mon père ne serait pas un père, mais cela ne lui posait aucun problème. Les affrontements avaient été nombreux avec son propre père, mon grand-père, qui, par le choix de ma mère, a été l'homme pour lequel je bricolais des cadeaux de fête des Pères à la maternelle.

Homme-Jaguar, au vu de ce qui va suivre, cette information doit figurer dans le récit : afin de stimuler sa fertilité, ma mère a pris un bain d'herbes spéciales issues de la forêt tropicale du Suriname dans la cuisine d'une amie surinamaïse. Elle n'avait pas bien compris les instructions de son amie et ne s'est donc pas aspergée d'eau à l'aide d'un récipient, mais elle est entrée directement dans la bassine.

Quelques semaines plus tard, tandis que ma mère, perchée sur une échelle, repeignait les murs de son nouvel appartement, elle l'a senti. Un truc, dans son ventre. J'ai eu envie d'écrire : « Elle ne savait pas ce qui aurait lieu, du moins pas comme moi je le sais à présent, et pourtant : pendant cette seconde, tout défila en un éclair devant ses yeux. Une vie entière, tout ce qui est derrière nous et tout ce qui est encore à venir. » Mais ma mère a dit que c'était exagéré et que j'extrapolais. Quoi qu'il en soit, elle a su à ce moment-là que c'était fait. Il y avait un enfant en elle.

Je suis né dans l'année de « Like a Virgin » de Madonna, le jour de l'anniversaire de Jack Kerouac, d'Al Jarreau et de Stromae, au coin de la West-Kruiskade, une rue pleine de bistrotts, de bijouteries et de supermarchés surinamais, la rue la plus surinamaïse de Rotterdam. Ce moment a été pris en photo, littéralement : l'instant où je sors du ventre de ma mère. Pour mon trentième anniversaire, elle a agrandi un cliché de cette série et me l'a envoyé, dans une enveloppe argentée. Je repose sur la poitrine de ma mère, brailant

et maculé de sang. Elle avait écrit au verso : *On a l'air d'être contents de se revoir, tu ne trouves pas ?*

Mon père était au courant de mon existence. Mais lorsqu'il venait en visite, il arrivait toujours tard, pour être sûr que je dormais. Je l'ai rencontré un après-midi quand j'avais deux ans, au pied de l'Euromast, une attraction touristique (hideuse) de Rotterdam. Ce moment-là aussi a été pris en photo : un homme noir, habillé en total-look jean – pantalon, veste, chemise – accroupi, souriant à la caméra. Moi, à ses côtés, sans sourire, portant du rouge à lèvres et un ruban rose dans les cheveux. Comme Madonna dans le clip de « Material Girl ». En signe de protestation, je pense. Contre mon père et, tant que j'y étais, contre toute la société patriarcale. Mon père m'a lancé en l'air et m'a offert un ballon sauteur. Que j'ai perforé, plus tard, dans le jardin de mes grands-parents. Car ce que faisait mon père, j'en étais capable aussi. Puisqu'il ne s'occupait pas de moi, je ne m'occupais pas de lui.

La dernière fois que j'ai vu mon père, on ne s'est pas rencontrés. Ma mère et moi l'avons vu, il ne nous a pas remarqués. Ce devait être juste après le rendez-vous au pied de l'Euromast. Il marchait de l'autre côté de la West-Kruiskade et donnait la main à une petite fille qui me ressemblait étrangement. Je sais à présent qu'il s'agit de ma sœur, de ma chère petite sœur. Et qu'elle est née deux mois après moi, d'une autre femme, avec laquelle il vivait depuis très longtemps. Il y aura encore cinq enfants après nous, de trois mères différentes.

Homme-Jaguar, je ne rêvais pas de mon père. Je ne pleurais pas à cause de lui, il ne me manquait pas, pourtant je collectionnais des photos en noir et blanc d'Indiens portant des masques d'animaux et des coiffes en plumes. De tribus africaines. De Polynésiens aux cheveux ornés de fleurs. Et à quatre ans, j'ai décidé qu'il me fallait apprendre le surinamais pour être capable de communiquer avec mon grand-père et ma grand-mère du Suriname, si jamais je les

rencontrais. Ma mère a demandé conseil à Julia, son amie indonésienne, la mère de Jim.

Jim n'a pas le moindre penchant pour les coïncidences magiques, il est pourtant bien obligé d'admettre qu'il en constitue une lui-même au sein de cette histoire que vous avez créée à l'aide de vos pouvoirs magiques de félins, Homme-Jaguar. Le père de Jim était un Surinamais noir aux yeux verts. Il n'était pas très présent pendant l'enfance de Jim, mais il se trouvait à la maison la semaine où je suis né. La mère de Jim avait assisté à l'accouchement et son père était l'homme qui avait déclaré ma naissance à la mairie. Ma mère m'a appelé Raoul, d'après le petit voisin et meilleur ami de Jim – un garçon gentil et timide.

Dans le monde où j'ai grandi, la plupart des personnes à la peau mate que je rencontrais étaient comme moi : des points bruns dans un monde blanc. Jim et Julia vivaient eux aussi dans un monde blanc ; ils habitaient un petit appartement à la périphérie de Schiedam, mais j'ai découvert sur leur île les signes précurseurs de tout un univers situé très loin d'ici et peuplé de gens comme nous. C'était comme s'il faisait toujours beau chez eux, comme si le temps passait moins vite. Il y avait des meubles indonésiens en rotin, des masques africains et des marionnettes de théâtre d'ombres javanais, un costume en soie bleu que le dernier empereur de Chine avait offert à un membre de leur famille et une bibliothèque remplie de volumes écrits par des auteurs originaires d'Asie, d'Amérique du Sud et d'Afrique.

Julia me prêtait des livres que je lisais à la maison, au fond de l'immense armoire à linge de la salle de séjour. Je fermais la porte sur moi, j'allumais une petite lampe et je parcourais des ouvrages sur les Massaïs, capables de sauter un mètre cinquante à la verticale, sur les Iroquois, qui parlaient avec les animaux, sur les Bushmen, qui s'appuyaient sur leurs rêves pour décider de leur avenir, sur les hommes wodaabes qui se faisaient les plus beaux pour être choisis

par une femme, sur les Wiradjuris qui s'orientaient dans l'espace en chantant. Partout sur Terre, la société dont j'étais issu piétinait ces gens, les passait au rouleau compresseur. Il y avait un lieu pourtant où leur monde existait encore sous une forme non censurée, dans une immense forêt tropicale nommée Amazonie. C'était un endroit magique, où les jaguars n'étaient pas enfermés dans des cages, où l'on entendait encore chanter les oiseaux, où la musique de la nature n'était pas encore couverte par le vrombissement des automobiles, où tout suivait son cours, comme prévu par ce qui nous avait créés, nous aussi, à l'origine. J'avais lu également que cette forêt était menacée si nous n'agissions pas rapidement. La Terre serait alors transformée en un grand Schiedam. Parfois, assis sur notre balcon, je songeais aux trente hectares de forêt tropicale qui étaient en train de disparaître au même moment, et je pleurais.

J'ignorais encore mon lien avec la forêt tropicale, Homme-Jaguar, ainsi que votre lien avec elle, mais d'une certaine manière, j'avais l'impression que cette forêt était mon propre cœur, chaud, doux et sanglant.

Je me dis à présent : vous avez frappé à ma porte longtemps avant que je sache que c'était vous. Et vous y avez frappé jusqu'à ce que je vous entende.

De tous les mots qu'il aurait pu utiliser dans son mail, mon père a employé les bons. J'ai appelé le numéro qui se trouvait à la fin de son message. Je tremblais de tout mon corps.

Nous nous sommes donné rendez-vous le 3 mai 2012, à six heures du soir, sous l'horloge du hall de la gare centrale d'Amsterdam. J'avais fait de mon mieux et j'étais à l'heure. Je m'étais habillé comme les fils BCBG de médecins qui fréquentaient mon lycée : pantalon à pinces vert olive, pull en laine gris et chemise bleu clair. Soigné, gagnant, sain, viril, normal.

Il pouvait être tous les hommes noirs qui passaient. J'espérais un Denzel Washington ou un Humberto Tan, le beau et célèbre

présentateur télé surinamo-néerlandais, élu par deux fois l'homme le mieux habillé des Pays-Bas. Un professeur en veste de velours côtelé. Un homme qui serait plus drôle, plus grand, plus beau, plus intelligent, meilleur que moi, un roi qui ferait comprendre séance tenante au monde pourquoi j'étais un prince. Mais de tous les hommes noirs sur cette planète, il n'y en a bien sûr qu'un seul qui soit mon père. Il avait dix minutes de retard. Je l'ai reconnu tout de suite. J'avais l'impression de me regarder dans un miroir.

Il était aussi petit et fluet que moi, avait le même front légèrement dégarni et le même visage étroit. Il portait un jean trop serré pourvu d'un grand nombre de poches superflues. J'ai remarqué que sa vie n'avait pas été facile et j'ai eu envie de le protéger. C'est aussi ce qui m'a le plus déçu, je pense. J'avais espéré que mon père serait du genre à prendre soin de moi. Il avait les larmes aux yeux, pas moi. J'ai pensé : *Alors c'est ça. C'est d'où je viens et c'est ce qui m'attend.*

Homme-Jaguar, nous étions encore dans la gare et mon père utilisait déjà ses pouvoirs magiques secrets : il a employé les bons mots au bon moment. Il m'a demandé comment allait ma mère – il en a parlé comme d'une « superbe femme blanche » – et a ajouté : « Je l'ai toujours aimée. Les gens la trouvaient bizarre, mais c'est parce que la plupart d'entre eux sont bêtes. Ils ne la comprenaient pas. » Et soudain, je me suis mis à sangloter. Parce que, à part moi, personne n'avait jamais parlé ainsi de ma mère.

Nous sommes allés de l'autre côté de la gare, dans une librairie chrétienne où mon père était bénévole. Il a ouvert la porte et s'est écrié : « C'est fou, non ? Ce magnifique jeune homme est mon fils ! » Puis il a ajouté quelques mots sur le Seigneur. Qu'Il y avait veillé. Qu'Il avait réuni mon père et ma mère, et le résultat était là ! Les collègues de mon père ont ri poliment. C'était un peu lourd, même pour une librairie chrétienne. Mais il ne s'adressait pas à eux, il s'adressait à moi. Je comprenais ce qu'il faisait. J'ai agi ainsi toute ma vie. Il récrivait l'histoire. Il transformait la réalité

en un conte de fées, avec lui et moi dans les rôles principaux. Cela fonctionnait. Tout était couvert de poussière d'étoiles.

Nous avons pris place à une petite table pour deux personnes, au centre de la grande salle d'un restaurant surinamais qui ne semblait consister qu'en lumières clignotantes et petites veilleuses. Tout était flou, sauf lui, mon père. Nous avions une vie entière à nous raconter, mais ces vies semblaient minuscules à l'aune de ce qui se passait en ce moment, à cet instant précis. Il me ressemblait tant. Et je lui ressemblais tant. Au-delà même de l'apparence physique, c'est ce qui était bizarre. J'étais lui et il était moi. Au point qu'il était difficile de comprendre où « je » s'arrêtait et où « il » commençait.

Nous avons la même manière de parler, de bouger, de rire et de regarder. Nous fumions la même marque de cigarettes. Nous avions tous deux un penchant très net pour le vin blanc, nous souffrions tous deux du genou gauche. Il n'avait pas à proprement parler un physique de star, mais je voyais qu'il savait plaire. Il a charmé la serveuse, les clients de la table d'à côté. Par son rire. Par son regard et ses yeux. De grands yeux, sous de longs cils. Il braquait parfois son regard directement sur son interlocuteur, mais il s'en abstenait la plupart du temps, comme par timidité.

Le Sauveur et le Seigneur Jésus étaient invoqués à tout bout de champ. « Loué soit le Seigneur ! » « Qu'Il me protège » ou « Au nom du Saint-Esprit ». Je ne crois pas au Dieu des chrétiens, mais je crois cependant que tout est écrit dans les étoiles ; c'est d'ailleurs mon sujet de conversation préféré, pour ne rien cacher. Ce soir-là, pendant un temps, il semblait que mon père et moi disions les mêmes choses, même si nous ne nous servions pas des mêmes mots.

« Dieu est partout, lorsqu'on sait regarder », m'a dit mon père.

À ce moment précis, un homme qui passait devant notre table a fait une remarque sur mes yeux bleus. J'ai dit, comme d'habitude, que je les tenais de ma mère, mais cette fois-ci je pouvais ajouter :

« Et voici mon père. » Mon père n'a pas les yeux bleus, mais il doit en porter les gènes, puisque les yeux bleus viennent des deux parents.

« C'est trop bien que vous soyez assis ici, ensemble. »

L'homme avait, tout comme moi, une mère blanche et un père noir, originaire du Mali. Il y avait trente ans entre son père et lui, comme entre mon père et moi, et il avait fait sa connaissance la semaine précédente. Il nous a montré une vidéo de leur rencontre sur son téléphone : lui et un vieil homme noir en costume traditionnel du Mali, assis côte à côte sur un canapé dans un salon néerlandais. Ils se tenaient les mains et regardaient la caméra, les larmes aux yeux. Mon père s'est mis à pleurer, puis moi aussi, et comme nous lui expliquions pourquoi, l'homme s'est également mis à pleurer en disant :

« Oh les gars, oh les gars. » On s'est levés, et on s'est fait un *brother hug* en plein milieu du restaurant surinamais.

Mon père et moi sommes ensuite allés dans un café d'étudiants où je me rendais souvent pendant mes études. J'ai constaté aux réactions que suscitait mon père que je maîtrisais les codes du lieu, mais pas lui. J'ai compris pourquoi il avait décrit ma mère comme une « femme blanche » : il existait bel et bien des mondes différents dans un même pays et mon père n'était pas à sa place dans cet environnement « blanc ». Mais j'ai remarqué aussi qu'il enjôlait tout le monde. Avec ses yeux, son sourire, ses paroles. En donnant à tout un chacun le sentiment d'être unique. Pas un simple passant, mais un partenaire de danse dans un opéra grandiose que Dieu avait composé.

Il était trois heures du matin quand nous avons couru tous deux vers la gare. Le train de nuit était déjà à quai et le chef de gare a retardé son départ pour nous. J'ai fait la dernière partie du trajet en bus et un tube néerlandais des années 1990 sortait du haut-parleur : « Papa, je te ressemble toujours plus. »

Homme-Jaguar, j'ai pensé un bref instant qu'à présent tout serait différent à jamais. Le plus grand mystère de ma vie avait été résolu. Je savais qui j'étais. Cela me rendait invulnérable. Toutes mes différences s'expliquaient à présent. J'en connaissais l'origine, un autre les partageait. J'avais l'impression de ne plus avoir à m'adapter, de ne plus jamais avoir à m'excuser pour qui j'étais. Un immense plan cosmique était en branle, je n'avais qu'à m'y soumettre.

Je ne sais pas combien de temps elle a tenu, la poussière d'étoiles : pas très longtemps, un mois au plus. Ce mois-là, on s'est téléphoné plusieurs fois, mon père et moi, et il répétait constamment que mon attirance pour les hommes ne lui posait aucun problème. Il avait dit qu'il viendrait à Rotterdam pour passer un après-midi avec ma demi-sœur, mon demi-frère et moi, mais il n'a plus donné de nouvelles. La semaine d'après, il a téléphoné à ma mère, au milieu de la nuit. Il lui a promis de m'aider à déménager. Mon téléphone s'est mis à sonner au moment où ma mère et moi allions descendre la machine à laver. Finalement, il avait un empêchement, et il m'a demandé de lui passer ma mère. Il lui a dit qu'il m'acceptait comme j'étais, et ma mère lui a répondu qu'il pouvait s'estimer heureux si moi je l'acceptais tel qu'il était, et j'ai pensé : *C'est bien vrai.*

Je vous arrête avant que vous n'embayiez sur « pauvre garçon, c'est bien triste », le moment de pleurer n'est pas encore venu, c'est pour plus tard. Je n'étais pas triste, je trouvais surtout que cette histoire n'avait plus d'intérêt. Le conte de fées avait perdu de sa magie : je n'étais pas un prince et mon père n'était pas un roi. Ni un intellectuel en veste de velours côtelé. Mon père était mon père, une personne en qui je retrouvais surtout ce que je n'aimais pas en moi. J'ai perdu mon téléphone et, par paresse, je n'ai pas donné mon nouveau numéro à mon père. Et la vie, à son habitude, a suivi son cours. En quête de fictions qui la rendent supportable.

Homme-Jaguar, je comprends rétrospectivement que c'est à ce moment-là que vous vous êtes mis à frapper toujours plus fort à ma porte. Jusqu'à ce que je dépose définitivement les armes.

« Alors, le moment est venu pour un livre sur tes racines surinamaises ? » m'a demandé mon éditeur, peu après la marche que j'ai faite, à la mémoire de mon chien Puck, de Rotterdam jusque chez ma mère, à Marseille, où j'ai écrit le récit de ma traversée¹. Je lui ai rétorqué : « Tout ce qui m'arrive ne doit pas automatiquement se transformer en livre. » Car, pas plus que mon père, je ne voyais ce que pouvaient m'apporter ces racines surinamaises. La littérature américaine regorgeait d'écrivains, de penseurs, de héros noirs. Des gens comme James Baldwin, Malcom X, Martin Luther King. Des gens célèbres dans le monde entier, car il était universellement reconnu qu'ils avaient des choses à nous apprendre. Si mon père avait été américain, j'aurais pu m'inscrire dans ce courant, même si lui n'avait pas été un héros.

Mais quand je pensais au Suriname, tout ce qui me venait à l'esprit, c'était Dési Bouterse, un ancien militaire corrompu qui avait été président du Suriname de 2010 à 2020. Je n'en savais pas plus sur le Suriname que le Néerlandais moyen, autant dire pas grand-chose. Et rien qui me donne envie de m'y rendre.

À peu près au même moment où mon éditeur avait tâté le terrain à propos d'un livre sur mes racines surinamaises, je suis tombé dans un vide-greniers sur un ouvrage de l'autrice afro-américaine Maya Angelou². La photo de couverture a attiré mon attention, alors qu'avant la rencontre avec mon père elle aurait, au contraire, été une raison de reposer le livre : une photo en noir et blanc d'une femme noire puissante portant un foulard africain. Maya Angelou expliquait dans ce livre qu'au début des années 1950 elle s'était offert un nouveau nom, doublé d'une nouvelle biographie dans laquelle elle était la petite-fille d'une beauté cubaine et

d'un roi africain, au lieu de descendre de pauvres gens du sud des États-Unis :

Mon père, le chef de la tribu Watusi, n'avait pas été esclave (ah, me débarrasser de ce stigmate), il était le fils d'un chef qui avait embarqué pour Cuba afin de libérer sa sœur, enlevée en Afrique. Une fois sur place, il était tombé amoureux d'une jeune Espagnole aux yeux noirs. Il l'avait conquise après un duel sanglant, l'avait épousée et elle avait donné naissance à mon père. Mes parents, extrêmement aisés, m'ont envoyée aux États-Unis pour que je découvre le monde avant de me marier et de m'établir dans ma propre hacienda bien tenue.

Ça avait marché. Réécrire son histoire lui avait permis de s'octroyer un nouvel avenir : ses rêves se sont réalisés dans la vie réelle, elle est devenue l'un des plus importants écrivains américains du xx^e siècle.

J'ai lu ces lignes au lit, que je n'avais pas quitté depuis quelques jours, je venais d'avoir trente ans. Je devais libérer à la fin de la semaine l'appartement que j'occupais temporairement et je n'avais pas encore trouvé de nouveau domicile. J'ai décidé d'essayer la formule de Maya. Je n'étais pas un trentenaire raté, mais un prince africain.

J'ai revêtu mes plus beaux vêtements, j'ai enfourché mon vélo et je me suis rendu dans un café où j'ai commandé une part de cheesecake. On venait de poser le gâteau sur ma table quand, sur le seuil du café, est apparu un homme qui ressemblait tant à mon père que j'ai tout d'abord cru que c'était lui, mais portant une veste de velours côtelé et une belle paire de souliers. Il m'a vu aussi. Il m'a souri, s'est dirigé droit vers moi, s'est assis à mes côtés, a posé la main sur mon épaule et m'a dit : « Tu es l'écrivain qui vient de rencontrer son père surinamais. » Il avait lu une de mes interviews dans un journal, j'y parlais de mon voyage à Marseille

et de l'entrevue avec mon père. Il m'a déclaré : « Ce n'est pas un hasard, je n'y crois pas. » Puis il m'a assuré qu'il ne voulait surtout pas me déranger, avant de s'éclipser. Une semaine plus tard, j'ai reçu du courrier :

Le soleil brille spontanément, la lune brille spontanément, même la pluie tombe spontanément et sans exception sur tout un chacun. Tout ce qui est spontané n'est pas forcément importun.

L'homme du café m'avait envoyé l'un de ses articles ; il y conseillait aux Surinamais de sa génération de ne pas faire peser trop tôt sur leurs enfants le joug de la « malédiction » du passé, afin de leur permettre de surmonter cette « malédiction ». Il avait écrit à la main au bas de son texte : *Raoul, je suis curieux de lire ce que tu penses de tout cela. J. Neiden.*

Je n'en pensais pas grand-chose, Homme-Jaguar, car à ce moment-là j'ignorais tout des « malédictions » ou des traumatismes hérités. Je n'avais aucune envie d'aller à la recherche de mes racines. Je voulais surtout réaliser mes rêves d'enfant, car le bon côté de la vie d'adulte, c'est que c'est possible. Bon nombre de ces rêves s'étaient réalisés, mais en mes trente ans d'existence je ne m'étais jamais rendu dans cette lointaine et magique forêt tropicale dont j'avais entendu parler jadis dans les livres de Julia et qui m'avait alors semblé être mon propre petit cœur. Je ne voulais pas aller au Suriname, je voulais aller en Amazonie, tant que l'Amazonie existait encore. Je voulais comprendre pourquoi la destruction de cette forêt tropicale semblait inévitable et je voulais savoir ce qu'on perdrait avec elle.

Bien sûr, c'est à nouveau Jim – qui ne croit pas aux coïncidences magiques – qui m'a signalé que je ne rêvais pas par hasard de cette forêt tropicale depuis mon enfance. Je l'ai croisé à nouveau en avril 2015, un mois après mon trente et unième anniversaire,



J. Neiden

au cours d'une soirée en discothèque. « La plus grande étendue de forêt tropicale d'un seul tenant se trouve au Brésil. Mais le pays dont la forêt tropicale constitue proportionnellement la plus grande part est situé directement de l'autre côté de la frontière, c'est le pays où sont nés nos pères. »

Voilà qui ouvrait de nouvelles perspectives. Trouver un lien entre mes ancêtres surinamais et cette forêt tropicale me permettrait de me rendre en Amazonie. Vous avez ainsi fait en sorte, cher ancêtre, que j'entende inévitablement parler de vous.

Ma dernière rencontre avec mon père remontait à trois ans. Lui aussi avait changé de numéro de téléphone. La librairie chrétienne où il était bénévole m'a donné ses nouvelles coordonnées. « Loué soit le Seigneur », s'est-il écrié à l'autre bout du fil, quand je lui ai fait part de mon projet. Car, bien entendu, cela entraînait dans Ses desseins. « Si tu écris un livre sur le Suriname, cela guérira des gens, des gens comme toi. C'est peut-être une goutte d'eau dans la mer, mais écoute-moi bien : les conséquences seront gigantesques ! »

J'ai grommelé : « Oui, oui, bon d'accord, ne nous emballons pas. »

Nous nous sommes donné rendez-vous dans le restaurant où nous avions dîné trois ans auparavant, lorsque tout semblait encore nimbé de poussière d'étoiles. Il portait des lunettes à présent, et moi aussi. Il était vêtu d'une sorte de polo bordeaux à manches longues, trop grand et trop long. D'un jean à la mode, troué. Et d'une casquette de base-ball. Il semblait content de me voir, un peu timide. Il m'a serré dans ses bras. « Ça s'appelle une *brasa*, au Suriname.

– Je suis au courant », ai-je menti.

Nous nous sommes assis à la même table que trois ans plus tôt. « On est père et fils, mais on ne se voit pas très souvent », a expliqué mon père à la serveuse chinoise qui prenait notre commande.

La serveuse a ri : « C'est pas obligé, non ? Il suffit de se téléphoner une fois de temps en temps. Juste pour demander "Comment ça va ?" avant de raccrocher. »

Quand elle s'est trouvée à bonne distance, mon père a chuchoté : « Elle ne le sait peut-être pas, mais c'est le Seigneur qui a parlé par sa bouche. » Puis il a marmonné pour lui-même : « Et si je me mettais avec une Chinoise ? »

Il m'a affirmé se reconnaître en moi. Je faisais ce qu'il aurait aimé faire, mais n'avait jamais accompli. Lui aussi aimait l'histoire, les livres, l'aventure. Aucun de ses douze frères et sœurs ne s'intéressait à l'histoire familiale. Autrefois, quand il était jeune, il était le seul à poser, le soir venu, des questions sur le passé à ses grands-mères : « Et elles, de leur côté, avaient entendu les histoires que racontaient leurs grands-parents, ce qui m'a permis de remonter des centaines d'années en arrière. » Il comprenait à présent que le Seigneur avait tout prévu.

Mon père m'a appris les prénoms de mes grands-parents. Ce n'était que la première information bizarre de l'après-midi, Homme-Jaguar : ces prénoms étaient presque semblables à ceux de l'unique grand-père et de l'unique grand-mère que j'avais connus jusque-là. Mes grands-parents maternels s'appellent Hilly et Egbert, mes grands-parents paternels s'appelaient Tilly (pour Mathilde) et Freddie Egbert.

Selon mon père, mamie Tilly était une femme douce avec qui on pouvait parler de tout. Et, toujours selon mon père, il aurait été son fils préféré. Papi Freddie avait commencé par travailler comme chauffeur avant de créer sa propre entreprise de livraison, et la maison qu'ils habitaient dans une banlieue de Paramaribo, il l'avait construite de ses propres mains. Le père de mamie Tilly était un « écrivain », un secrétaire du gouvernement. Mamie Bé, la mère de mamie Tilly, était une Arawak, elle descendait du peuple qui vivait originellement au Suriname. Elle avait les cheveux longs et

raides et les yeux bleus. « Tes yeux, tu les tiens d'elle », a dit mon père. Apau, le père de papi Freddie, était bel homme et il aimait beaucoup les femmes. Mamie Annie, la mère de papi Freddie, vendait du porridge dans une maisonnette qu'elle avait fait construire à Paramaribo, sur un terrain acheté après de longues années d'économies. Elle descendait d'une famille née en esclavage dans une grande plantation qui longe une rivière nommée la Motkreek – ce qui signifie « rivière boueuse » – située entre celle de Cottica et l'océan Atlantique. Votre secret provenait de sa famille.

Je regarde leurs photos pendant que j'écris ces mots. Je suis ici pour vous, Homme-Jaguar, mais aussi pour eux. Ils sont avec nous. Bonjour, mamie Tilly, papi Freddie, mamie Bé, mamie Annie, Apau. Ces dernières années, je les ai traînés à ma suite au cours de mes voyages, tout comme vous. Ou alors c'est l'inverse : c'est eux, tout comme vous, qui m'ont envoyé courir le monde. Je ne les ai jamais rencontrés de leur vivant, et pourtant j'ai l'impression de les connaître, grâce à tout ce qui va suivre dans ce récit.

J'ai demandé à mon père s'il existait un lien entre notre famille et la forêt tropicale. Il m'a alors raconté l'histoire qui allait déterminer le cours de ma vie pour les années qui suivraient. Je l'ai notée sur mon carnet dans le train qui me ramenait à Rotterdam. Je ne savais pas alors que ces notes seraient longtemps les seules sources dont je disposerais. Que je n'aurais plus l'occasion de poser des questions à l'homme qui connaissait toutes les réponses. Il s'agit de trois pages, manuscrites. Je vais les retranscrire ici mot pour mot :

Mon père a expliqué que, après l'abolition de l'esclavage, les ancêtres de mamie Annie avaient obtenu, le long de la Motkreek, une parcelle de terre dont la superficie correspondait à celle qui s'étend entre la gare centrale d'Amsterdam et la Waterlooplein. Selon lui, les premiers Européens seraient entrés au Suriname par cette rivière. J'ai pensé à

cette scène de Fantasia, le film de Walt Disney, où deux oiseaux blancs exécutent un ballet aquatique au-dessus d'un marais sombre et à la lueur de la pleine lune sur la musique de « Clair de lune » de Debussy. Aux dires de mon père, le terrain appartenait toujours à notre famille, mais il était en friche depuis des années, reconquis par la forêt, même lui n'y était jamais allé.

« Pourquoi ? »

Mon père a baissé les yeux sur son assiette. « Parce que nos ancêtres y ont fait certaines choses.

– Quel genre de choses ?

– De mauvaises choses.

– Quoi comme mauvaises choses ? »

Son visage s'est assombri, ce qui m'a quelque peu effrayé. J'ai insisté et il a murmuré : « Ils vénéraient les esprits de la nature, les animaux, les plantes et les arbres, comme leurs ancêtres en Afrique. » Il a continué d'un ton doux : « Car personne ne leur avait encore appris qu'il n'y avait qu'un seul Dieu. »

J'ai ri : « Mais si tout est un seul Dieu, alors un arbre est aussi divin, non ? »

Mon père a secoué la tête d'un air sévère : « Dieu a créé l'homme à Son image, l'homme est au-dessus de tout, même des arbres.

– C'est peut-être ça le problème. De croire ça. »

J'avais tort, selon mon père. Il m'a dit que nos ancêtres ne vénéraient pas des esprits bienveillants, mais des esprits issus du monde du diable. Ils utilisaient ces esprits pour nuire à leur prochain. Parce qu'ils ne comprenaient pas que le mal qu'ils faisaient à leur prochain retomberait sur eux. Si ce n'est de leur vivant, de celui de leurs enfants, de leurs petits-enfants ou de leurs arrière-petits-enfants. Nos ancêtres pratiquaient le vaudou, ou, comme on l'appelle au Suriname : le winti.

Mon père s'est alors penché par-dessus la table, m'a lancé un regard sévère et m'a dit : « Raoul, le père de mamie Annie était un prêtre winti, un homme-médecine. Ou alors c'était son grand-père.

Ses pouvoirs étaient héréditaires, ils se transmettaient de père en fils. Les pouvoirs du Malin lui permettaient de se transformer en tigre, en jaguar. » Mon père a dit qu'il était destiné à hériter de tous ces pouvoirs démoniaques. Et que, étant son fils aîné, j'étais à mon tour destiné à hériter de ses pouvoirs. Enfant, on lui faisait prendre des bains spéciaux et on l'obligeait à porter des bagues spéciales.

« Mais ne t'inquiète pas. » Un autre de mes ancêtres, le frère du prêtre winti, est devenu chrétien. Les esprits dormaient et me laisseraient tranquille, car il avait édifié une église et enterré les idoles de son frère. Mon père a posé sa main sur mon épaule et m'a dit : « S'il te plaît, mon fils, ne va pas les réveiller. »

Mais, Homme-Jaguar, un ancêtre capable de se métamorphoser en l'animal le plus puissant de l'Amazonie, c'était bien sûr précisément ce que je cherchais.

Nous nous étions à nouveau donné rendez-vous la semaine suivante, mon père devait m'apporter un arbre généalogique plus détaillé ainsi que le nom de notre plantation. Je lui ai envoyé un texto une demi-heure avant notre rencontre pour lui demander si l'on pouvait la décaler d'une heure. Mon père m'a répondu par SMS : « Je ne peux pas aujourd'hui, je travaille toute la journée. » Il me téléphonerait le week-end suivant, quand il serait à Rotterdam. Il ne m'a pas appelé. Nous avons refait une tentative quinze jours plus tard : rendez-vous à 16 h 30 à côté du piano de la gare centrale d'Amsterdam. À 17 h 10, il n'était toujours pas là. Il ne répondait pas au téléphone. Je lui ai envoyé un message vocal. Puis un autre, et un suivant, à chaque fois plus énervé. Car je restais là, à faire le pied de grue, à envoyer des messages furieux, comme une maîtresse délaissée. Ma mère m'a dit : « Eh oui, c'est comme ça que ton père traite ses princesses. » Ce qui m'a encore plus fâché, car je n'étais pas une princesse, j'étais son enfant. Si quelqu'un avait le droit de jouer à l'inaccessible, c'était moi, pas

mon père. Après cinq jours de silence radio, je me suis tout de même décidé à l'appeler. Il avait peut-être eu un accident ? Cette fois-ci, il a décroché. Il a dit : « Hello » ; j'ai répondu : « Hello. Tu étais où ? » Comme si de rien n'était, il a dit : « Oh, j'ai oublié. » Nous avons fixé un nouveau rendez-vous pour le lendemain. Afin d'éviter les malentendus, je lui téléphonerais de la gare centrale de Rotterdam avant de prendre le train. Ce que j'ai fait. Je suis tombé directement sur sa messagerie. Je ne lui ai pas laissé de message et il ne m'a jamais rappelé.

Homme-Jaguar, au cours des dernières années je me suis souvent demandé si, après tout, mon père n'avait pas eu raison. Et bien entendu il m'est arrivé d'être en colère, en colère et triste. Mais peut-être que son énigmatique dérobade était exactement ce dont j'avais besoin à ce moment-là. Il avait créé un suspens et j'avais décidé de ne pas en rester là. Une porte s'était entrouverte. L'occasion se présentait d'en apprendre plus sur la vie et sur moi-même. J'aurais pu dire : « Quelle connerie ! » Mais je savais déjà ce qui se passerait dans ce cas : rien. Et je voulais voir ce qui se trouvait derrière la porte. Mon père pimentait l'affaire en disant que je n'avais pas le droit de regarder. Je veillerais à ce que cette histoire ait une fin. Et je ferais en sorte qu'elle soit joyeuse. Je prouverais qu'un ancêtre doté des pouvoirs du jaguar n'était pas une malédiction, mais une bénédiction. Et par la même occasion que ce n'était pas une malédiction si mon père était mon père et si j'existais.

Cher Homme-Jaguar, je me suis arrêté pour arranger mes cheveux dans la vitrine d'un magasin de disques, entre la gare et mon appartement. Une pochette rouge vif où était dessiné un chat jaune à pois noirs était suspendue derrière mon reflet. La chanteuse s'appelait Sue Thompson, la chanson « Paper Tiger ».

Jim était aussi passionné que moi par le mystère du jaguar. Plus tard, on m'a souvent demandé pourquoi il m'avait tant aidé au

cours de cette aventure. La meilleure réponse selon moi est qu'il a toujours fait partie de ce mystère, et ce dès le début. C'est lui qui m'a dit :

« La question est donc : cette histoire, c'est vrai ou c'est juste une élucubration de ton père ? »

Pour connaître le fin mot de l'affaire il nous fallait savoir :
qui était le père ou le grand-père de mon arrière-grand-mère Annie ;
qui était le prêtre chrétien ;
quelle plantation mes ancêtres avaient achetée et ce qui s'y était passé.

Comme Jim a un faible pour les faits précis, les chiffres, les reçus et tutti quanti, je me suis plongé dans les Archives nationales pour y trouver les adresses et les actes de naissance de mes ancêtres surinamais. Au vu du mutisme de mon père, je m'étais mis à la recherche d'écrivains qui lui ressemblaient, et donc me ressemblaient, et qui avaient utilisé leur voix pour raconter comment mon père et le père de mon père et le père du père de mon père avaient vécu l'histoire du Suriname.

J'ai d'abord été frappé par la difficulté à trouver ces écrivains. La librairie d'occasion De Slegte vendait des rayons entiers de livres sur l'Indonésie, autre colonie des Pays-Bas, mais je n'ai trouvé qu'un seul ouvrage sur le Suriname. Écrit par deux Néerlandais blancs. Sur Désir Bouterse, le président surinamais corrompu. « Comment se fait-il que le peuple surinamais fasse confiance à un homme qui, après le coup d'État des années 1980, a mené le pays au bord du gouffre... ? » se demandait-on plein d'étonnement en quatrième de couverture. Je ne cherchais pas de réponse à cette question. L'opinion de deux Néerlandais blancs sur la politique surinamaïse ne m'intéressait pas. Je voulais savoir ce qui était beau au Suriname, à quoi je pourrais adhérer en tant que demi-Surinamais. J'étais



Anton de Kom

en quête d'une version surinamaïse de James Baldwin, de Martin Luther King et de Maya Angelou.

Après bien des recherches, j'ai découvert deux livres sur un site de l'université d'Amsterdam. Le premier était un ouvrage sur l'histoire du Suriname, racontée du point de vue de personnes qui en étaient les victimes. Il avait été publié en 1934, puis avait été mis sous le boisseau pendant des décennies, jusqu'aux années 1960, quand des étudiants surinamais en ont découvert une copie dans un coffre-fort de la bibliothèque universitaire de Leyde. Le livre s'intitulait *Nous, esclaves du Suriname*³ et il était écrit par Anton de Kom, un Surinamais noir dont le père était né en esclavage. La bibliothèque de Rotterdam en possédait un exemplaire.

J'ai compris dès la première page que j'avais trouvé mon guide.

Située entre le 2° et le 6° degré de latitude sud, entre le 54° et le 58° degré de longitude ouest, entre l'azur de l'océan Atlantique et les impénétrables montagnes Tumuc-Humac qui forment la ligne de partage des eaux du bassin amazonien, enserrée entre les amples flots des fleuves Corantyne et Maroni qui nous séparent des Guyanes britannique et française, riche en forêts magnifiques où poussent l'ébène verte, le barklak, le fromager et le précieux wacapou, riche en larges cours d'eau où viennent se reproduire les hérons, les dendrocrynes à ventre noir, les ibis et les flamants roses, riche en trésors naturels, en or et en bauxite, en caoutchouc, en sucre, en bananes et en café... manquant d'êtres humains et plus encore d'humanité. Sranang – notre patrie. Suriname, comme l'appellent les Hollandais. La douzième province et la plus riche, non, la plus pauvre des Pays-Bas.

Nous avons passé trois jours ensemble, Anton et moi. Installés dans un siège confortable, dissimulés dans un recoin du troisième étage de la bibliothèque. Anton m'a enseigné tout ce que je n'avais pas appris au lycée sur l'histoire du Suriname, toute sa noirceur et ses liens qui restaient nombreux avec le monde dans lequel j'avais grandi. À chaque fois qu'il parlait d'esclaves, il ajoutait « nos ancêtres ».

Il racontait ce qu'avaient subi nos ancêtres, il racontait qu'ils avaient toujours contre-attaqué, mais il ne disait pas avec quelles armes. Même s'il donnait un indice :

On a souvent affirmé, plus tard, dans des ouvrages chrétiens, que le nègre⁴ n'était pas humain, car l'homme avait été créé à l'image de Dieu, et que Dieu n'est-ce pas, d'après ces érudits, n'est pas noir... Nous pouvons les assurer que, en tant que nègres, nous ne croyons pas non plus avoir été créés à l'image d'un Dieu dont les Blancs invoquaient la bénédiction chaque fois qu'ils faisaient main basse sur les terres, les personnes et les biens de peuples d'autres couleurs.

Anton ne donnait pas le nom du Dieu de nos ancêtres. Mais son livre était une bonne raison de le chercher.

Le deuxième livre que j'ai découvert s'intitulait *La Plantation du silence*⁵, un roman publié en 1931 dont l'auteur, Albert Helman, était tout comme moi issu d'autochtones, d'Européens et de créoles, c'est-à-dire de descendants d'Africains réduits en esclavage. Selon le site web, ce roman était le « classique de la littérature surinamaïse ». L'intrigue était si proche de ma propre histoire qu'il était difficile de ne pas y voir un signe :

Raoul jeta un regard scrutateur autour de lui. Comme ce lieu était silencieux. L'embouchure de la rivière rappelait un

tunnel, profond, aux parois vert foncé et au sol scintillant ; un unique rayon de soleil traversait les cimes enchevêtrées des arbres. À cet endroit, la rivière avait, elle aussi, quelque chose de ténébreux et de mystérieux. Les rhizophores aux larges feuilles reflétaient leurs racines capricieuses dans l'eau ridée en des sinuosités serpentine qui semblaient vivantes. En ce lieu, les voix résonnaient, graves et sonores, comme si, très loin, quelqu'un écoutait, et pouvait répondre à tout moment.

Le livre parlait d'un huguenot français, nommé Raoul de Morhang, venu au Suriname à la fin du xvii^e siècle afin d'y fonder une plantation sur une immense étendue sauvage qui s'est très vite révé-
lée maudite. Une succession de malheurs, année après année, ont décidé Raoul et sa femme de regagner l'Europe afin de sauver des ténèbres leur fils sur le point de naître. Mais en Europe, le garçon grandissait en rêvant de forêts tropicales. Dès qu'il a été en âge de voyager, il s'est rendu au Suriname à la recherche de la plantation de son père. La plantation était en friche, la forêt tropicale avait repris possession d'elle. Mais la malédiction restait entière.

La forêt tropicale jouait un rôle important dans ce livre, ainsi que dans celui d'Anton. Mais dans le roman, la nature sauvage était mauvaise et Dieu était la force qui permettait de combattre ce mal :

Pourquoi la force qui nous plonge au milieu du monde sauvage ne s'adresse-t-elle pas plus clairement à nos cœurs ? Même en pensées [Raoul de Morhang] n'appelait plus cette force « dieu » ; elle était devenue plus tangible et presque hostile, une expérience qui ressemblait au désarroi de ses esclaves face aux forces de la nature, aux fétiches et aux enchantements.



Albert Helman

Dans ce livre, la seule personne qui a la parole et qui vous ressemble, à vous, à mon père et à moi, c'est Kofi ; dans le royaume de Loango, le pays africain dont il est originaire, il faisait partie de la noblesse avant d'être réduit en esclavage. Albert dit que Kofi se déplace comme un tigre farouche. La première fois qu'Albert lui donne la parole, Kofi l'utilise pour demander un nouveau nom à Raoul, un nom chrétien. Dans le reste du livre, Raoul et sa famille catéchisent Kofi pour tenter d'en faire un bon chrétien. Albert Helman ne se demande jamais si Raoul aurait pu, lui aussi, apprendre quelque chose de Kofi, alors que c'était précisément la question à laquelle je cherchais une réponse.

Homme-Jaguar, je me demandais si *La Plantation du silence* n'était pas une mise en garde contre vos pouvoirs. Quand je pensais au winti, je pensais au vaudou, et quand je pensais au vaudou, je voyais des gens aux yeux révulsés jetant des sorts en plantant des aiguilles dans des poupées. *La Plantation du silence* confirmait cette image. Et si cette représentation n'était qu'une affabulation ? Une de vos blagues, une invitation à réécrire l'histoire de Raoul de Morhang en posant la question qu'il n'avait jamais soulevée : que pourrais-je apprendre de vous ?

Dans la nuit du 30 juin 2015 Jim et moi sommes allés à la fête de Ketikoti – ce qui signifie « chaînes brisées » en sranantongo – au cours de laquelle on célèbre l'abolition de l'esclavage. Jusqu'à ma lecture d'Anton, j'avais toujours pensé que le but de cette journée était de célébrer les commerçants de la Kruiskade. À présent et pour la première fois, je commémorais la libération de trente mille Surinamais, parmi lesquels mes ancêtres. La fête avait lieu à la périphérie de Rotterdam, dans une grange en bois décorée de fanions, de chaînes brisées et de tigres. Nous nous étions installés tout au fond, Jim et moi, et faisons de notre mieux pour passer inaperçus



Marian Markelo

au milieu de centaines de Surinamais de Rotterdam portant le traditionnel costume blanc et bleu. Une femme prononçait un discours au centre de la grange, j'ignorais à ce moment-là qu'elle serait un de mes plus grands guides dans ma quête pour vous trouver. La prêtresse winti Marian Markelo avait l'air d'une reine africaine de trois mètres de haut. Elle déclarait : « Nous devons proclamer que nos ancêtres sont des héros, car personne ne le fera à notre place ! » Je me suis mis à opiner, j'avais envie de crier « oui » et « amen », comme pendant les discours d'Obama. Je m'échauffais de plus en plus. Il y avait tant d'injustices ! Tant de choses irrésolues ! Les forfaits d'il y a cinq cents ans continuent d'être perpétrés, seul leur aspect a changé. J'ai vu soudain combien ce passé était proche. Qu'il était miraculeux de se retrouver ensemble en ce lieu, miraculeux que nos ancêtres aient réussi à survivre d'une façon ou d'une autre. J'ai vu combien ils étaient beaux, les gens autour de moi. Qu'ils n'étaient ni endurcis ni aigris. Et qu'il était temps de les écouter. D'écouter leur histoire.

Nous avons tapé dans les mains tandis que Marian répétait : « Proclamons que nos ancêtres sont des héros ! Proclamons que nos ancêtres sont des héros ! » Jusqu'à ce que la salle entière se mette à pousser des cris de joie, que les gens, y compris Jim et moi, se lèvent et s'étreignent les uns les autres. Comme si nous avions rejoint une société secrète dont nous ignorions jusqu'ici l'existence alors qu'elle était sous nos yeux.

Homme-Jaguar, c'est ce jour-là que je vous ai proclamé héros.

Mon père ne prenait plus mes appels, mais trois mois après sa nouvelle disparition, Anton, Albert et Marian m'ont donné le courage d'acheter un billet d'avion pour le Suriname. Jim m'a téléphoné le lendemain. Bonnes nouvelles : un message datant de 2014 sur un forum de Surinamais à la recherche de leurs racines lui avait

permis de retrouver un article de journal de 1898 qui prouvait que mon père avait dit vrai.

La femme qui avait posté le message s'appelait Rita Rahman. Son frère et son époux faisaient partie des quinze opposants au régime militaire de Dési Bouterse assassinés à Paramaribo en décembre 1982. Rita était l'une des femmes qui avaient contribué à l'inculpation de Bouterse. À présent, elle était ambassadrice des Pays-Bas à Malte, mais elle était de passage pour une semaine en Hollande. Lorsque nous nous sommes rencontrés à la gare de Leyde, il tombait des cordes. Elle portait une écharpe rose et moi un trench d'inspecteur. Elle me faisait penser à un elfe des forêts, à une Indienne.

Il s'est avéré que, il y a cent cinquante-deux ans, nos ancêtres avaient vécu dans la même plantation après avoir été réduits en servitude. Après l'abolition de l'esclavage, nos familles avaient acheté des terres ensemble le long de la Motkreek. Quatre-vingts hectares qui faisaient partie de la plantation Naaldwijk, retombée en friche. « Quelle histoire étrange », m'a dit Rita en me serrant la main. Elle m'avait googlé. Tout comme moi, elle avait publié cinq livres. Elle avait grandi au Suriname où elle avait un chien nommé Pouki. Elle était du signe du Bélier, comme ma mère. Et son fils s'appelait Raul.

Ô mon ancêtre, je pensais alors qu'il me suffirait d'aller au Suriname où m'attendait un vase d'or contenant un rouleau en papyrus qui répondrait à toutes les questions que je me posais sur moi-même, ma famille et la vie en général. J'étais bien jeune à l'époque. Mon front n'était pas encore dégarni, je n'avais ni petit ventre ni cernes permanents. J'aimerais tant dire à ce jeune homme : « Ah là là, profite bien de ta jeunesse et de tes cheveux. Tu ne sais pas dans quoi tu mets les pieds. » J'allais découvrir très vite qu'il existe au Suriname un terme pour définir les jeunes gens

de mon espèce : « sans-gêne ». Je ne sais pas si je conseillerais à ce jeune homme de persévérer dans sa quête.

D'accord, mon tigre, il est dix-huit heures à présent et à dix-huit heures on dîne dans ce pays. Au menu : brocolis cuits à l'eau. Sans sel. J'ai hâte.

Misi Elly m'a recommandé de dire « amen » lorsque j'aurais terminé, par conséquent : Amen. Au nom de mon père, de son fils et de vous, notre Esprit saint.

MARDI

L'enfant du pays

Cher Homme-Jaguar,

Allons droit au but : j'ai très bien dormi cette nuit, c'est-à-dire quasiment pas. Tout craque dans mon appartement. Je ne m'en étais jamais aperçu avant de commencer ce rituel pour parler avec les morts, hier matin. Je crois au Bien. À l'Inexplicable, à la Lumière. La question est : puis-je y croire sans croire aussi aux Ténèbres ? En d'autres mots, puis-je d'un côté croire que tous les Raoul croisés dans ma quête pour vous trouver étaient des signes par lesquels vous m'indiquiez que j'étais sur le bon chemin, et d'un autre ne pas croire en la possibilité d'une malédiction familiale ? Où tout ça me mènera-t-il, Homme-Jaguar ? À une transmission de super-pouvoirs ou à une psychose ?

Mon père a dit que vous étiez un « tigre », un tigre. Il n'y a pas de tigres en Amérique du Sud, mais il y a des jaguars. On les appelait jadis les « tigres d'Amérique du Sud ». Autrefois, il y en avait partout, mais à présent ils vivent surtout dans la forêt amazonienne, dont j'ai rêvé toute ma vie. L'une des grandes surprises de cette quête pour vous trouver a été d'apprendre que je descendais entre autres des Arawaks, l'un des premiers peuples à vivre dans cette forêt tropicale. Ils ne l'avaient pas invité, le visiteur étranger qui allait métamorphoser leur bout de forêt tropicale en « Guyane française », en « Guyane britannique » et en « Suriname ». Il est apparu un beau jour, à l'improviste. Sur la côte, dans de grands bateaux. La vie de la moitié de mes ancêtres a commencé à ce moment-là, par des bobards que le visiteur étranger fabriquait de toutes pièces. Il a commencé par les appeler « sauvages », « peaux-rouges » et plus tard « enfants de Cham », « esclaves » ; il était soi-disant venu les aider. Mais ils en savaient autant que lui. Et ils lisaient clair en lui. Ils lui ont donné un nom : le Pairaoundépo.

J'ai lu ce nom dans un petit livre jauni paru en 1907 qui se trouve devant moi, sur mon bureau : *Les Cannibales adorateurs du*



Capitaine Ingoekoewapa, l'un des interlocuteurs caraïbes
des frères Penard